
La Bible et la « philosophie chrétienne »

« Le nom d'Erasmus ne périra jamais ! »¹. Cette exclamation enthousiaste de John Colet, doyen de Saint-Paul de Londres, ne visait pas l'*Eloge de la folie*, le seul des ouvrages du Rotterdamois qui lui ait assuré la pérennité, mais saluait la publication du *Nouveau Testament*. De fait, comme il a été dit dans la première partie de ce livre², Erasmus occupe une place singulière parmi les humanistes biblistes. Admirés ou critiqués avec une égale passion par le XVI^e siècle, ses travaux scripturaires forment, quantitativement, le quart d'une production littéraire particulièrement féconde. On peut dire, sans exagérer, que l'œuvre biblique l'a occupé intensément toute sa vie et que sa vision chrétienne de l'homme et de la société est tout imprégnée par l'Écriture sainte.

Dans notre terminologie d'aujourd'hui, on parlerait volontiers de théologie biblique pour caractériser au plus près le projet érasmien. L'humaniste de Rotterdam connaît seulement le terme de « philosophie du Christ » (*philosophia Christi*) et tous ses synonymes : « philosophie chrétienne », « philosophie céleste », « philosophie évangélique », « philosophie divine et salutaire », « notre philosophie », etc. Après en avoir

1. P. S. ALLEN, *Opus Epistolarum Desiderii Erasmi Roterodami*, Ep. 423, II, Oxford, 1910, p. 258, l. 47 (= ALLEN). Autres abréviations pour les œuvres d'ÉRASME : LB = *Opera omnia*, ed. J. CLERICUS, I-X, Leyde, 1703-1706; ASD = *Opera omnia D. Erasmi Roterodami recognita* [...], 15 vol. parus, Amsterdam, 1969-1986; HOLBORN = *D. Erasmus Roterodamus. Ausgewählte Werke*, ed. H. HOLBORN, München, 1933, repr. 1964.

2. *Supra*, pp. 74 ss.

défini le contenu paradoxal, on essaiera de montrer comment ce vocable très souple englobe les divers aspects de ce qu'il est convenu d'appeler l'humanisme chrétien d'Erasme.

« *Philosophia Christi* » : définition

D'excellents spécialistes d'Erasme, tel Augustin Renaudet, se sont mépris sur le sens de l'expression : « nom inusité dont le choix est une des manifestations les plus évidentes du modernisme érasmien »³. En réalité, il était on ne peut plus courant chez les Pères grecs, surtout cappadociens et alexandrins ; la littérature monastique, antique et médiévale, en fit aussi grand usage. Reprenant l'antithèse paulinienne entre sagesse du monde et sagesse chrétienne (cf. 1 Co 1, 17-25), les premiers soulignaient d'un trait vigoureux, par le rapprochement insolite des deux termes, la divergence radicale entre le christianisme et les philosophies profanes de leur époque⁴. Recueillant cet héritage patristique, la seconde en accentua la portée éminemment pratique. S'exercer à la « philosophie du Christ », « mener la vie philosophique » : formulations classiques pour désigner l'état monastique et résumer son idéal de perfection spirituelle⁵.

Fin connaisseur de la patristique grecque qui avait ses faveurs, marqué, malgré tant de dénégations, par sa première formation monastique, Erasme use donc d'une expression traditionnelle, jetée en défi, en antiphrase, aux divers tenants d'une scolastique embourbée dans l'aristotélisme et à tous les moines plus soucieux de la lettre que de l'esprit des conseils évangéliques. Mais l'archaïsme calculé de la formule, sa tonalité provocatrice ne doivent pas nous faire oublier le contenu éminemment positif et la recharge de sens qu'elle acquiert sous la plume d'Erasme.

L'enquête lexicale signale déjà à quel point l'humaniste a fait de « *philosophia Christi* » l'une des expressions favorites de son biblicisme christocentrique. En la matière, les silences sont aussi parlants que les attestations d'emploi. Or le vocable est absent de l'œuvre érasmienne, y compris la Correspondance, jusqu'en 1516, année qui voit apparaître le *Nouveau Testament*. Tout semble donc s'être passé comme si le terme s'était imposé à Erasme adonné à sa tâche exégétique : impression confirmée par l'examen des contextes d'emploi. Entre 1516 et 1527, il est maintes fois associé à d'autres mots évoquant la symbolique de

3. A. RENAUDET, *Études érasmienne* (1521-1529), Paris, 1939, p. 146.

4. A. M. MALINGREY, *Philosophia. Étude d'un groupe de mots de la littérature grecque, des Présocratiques au IV^e siècle après J.-C.*, Paris, 1961.

5. J. LECLERCQ, *L'amour des lettres et le désir de Dieu*, Paris, 1957, pp. 99-100.